

Israël: Mes Racines et mes Ailes



Name: **Deborah H**

Gender: **Female**

Country of residence: **France**

Writing language: **French**

I will not resign myself to accepting that the only lessons of this dark year are reduced to the disbelief, horror, and shock of the first day. I want to believe that something exists that surpasses these initial emotions, and that it is incumbent upon me to discover.



Je m'appelle Deborah, et j'adore raconter des histoires. Lorsque le massacre du 7 Octobre s'est produit, j'ai été touchée en plein cœur. Pendant un instant, j'ai cru perdre la légèreté qui m'a toujours guidée dans mes aventures. Mais imaginer que je pourrais renoncer à ce qui m'est le plus cher serait mal me connaître. Alors, je me suis relevée, armée de ma plume, pour retrouver ma voix. J'ai donc entrepris un voyage extraordinaire qui m'a fait réaliser à quel point j'étais fière d'appartenir au peuple juif, de porter son histoire, ses couleurs et de défendre sa terre ancestrale malgré l'adversité. Cette histoire, c'est la mienne, mais à bien des égards, elle pourrait être la vôtre. Bienvenue dans mon Kaléidoscope.

Incrédulité, effroi et sidération. Ce sont les premières émotions qui m'ont traversée lorsque, depuis la France, j'assistais impuissante au déversement de la violence terroriste qui s'est abattue sur Israël, le samedi 7 Octobre 2023.

Incrédulité, d'abord, parce qu'en Israël, on ne se résout jamais à ce que la terreur nous prescrive une quelconque conduite. On accepte que les tensions fassent partie du quotidien, quitte à les minimiser, mais paradoxalement, on ne veut pas s'habituer au terrorisme. Aucune démocratie ne l'envisagerait pour son peuple. Alors, on fait mine d'être optimiste et on préfère se convaincre que quoi qu'il advienne, la vie reprendra son cours.

Ensuite vient le temps de l'effroi lorsque l'on réalise qu'il ne s'agira pas de quelques jours difficiles où le pays sera en état d'alerte. Le 7 Octobre 2023 rebat toutes les cartes. Le fond de l'air a changé et les images qui nous parviennent sont d'une violence inouïe. Des femmes sont violées et exhibées comme des trophées dans la bande de Gaza. Les cadavres encore chauds des personnes âgées gisent sur l'asphalte. Dans les kibbutzim de Kfar Aza, de Nahal Oz, de Be'eri et de Re'im, la vie qui battait son plein s'est arrêtée. Ses habitants, dont certains se sont illustrés comme des architectes de la paix, y ont été froidement assassinés, dans la barbarie la plus sanglante. Il y a également ceux dont la vie est en sursis, otages à la merci de leurs bourreaux, dont le sort a rapidement été oublié, brièvement résumé à quelques lignes sur une affiche: "kidnappé".

Enfin, la sidération, quand on entend le chef d'État déclarer avec gravité "Nous sommes en guerre". Le doute n'est plus possible car les mots ont été clairement posés sur ce chaos. À peine a-t-on le temps de digérer l'information qu'il faut se préparer à agir. Personne ne peut dire combien de temps la crise durera, mais toute aide est la bienvenue car un combat sur tous les fronts va s'engager et l'issue de celui-ci est placée entre les mains de tout le *Am Israël*, aussi bien sur son foyer national qu'en diaspora.

La portée de la guerre est éminemment militaire mais ses enjeux se déplacent ailleurs. En conséquence, on réinvente notre *Hasbara*, parce que 76 ans après la restauration de notre souveraineté sur la terre d'Israël, nous devons encore prouver à ceux qui en doutent et à ceux qui manifestent leur hostilité, notre légitimité d'exister sur notre terre ancestrale.

Cette bataille, j'y prend part avec tout mon cœur, car chez moi, quand quelqu'un souffre, c'est le peuple entier qui, plongé dans la torpeur, trouvera le courage de s'en sortir, la tête haute, inspiré du mantra qui nous enseigne que chaque juif est responsable pour les autres

Investie de cette nouvelle quête, je crois me relever plus forte que jamais, mais ma démarche est chancelante. Quand le 7 de chaque mois me ramène inlassablement à cette funeste journée où une part de mon innocence s'est envolée, quand les mots ne suffisent plus pour qualifier l'horreur ou que leur sens se dilapide au profit de toutes les instrumentalisation, que puis-je faire ? Que dois-je dire ?

Ces pensées intrusives qui bourdonnent dans ma tête me rappellent l'état dans lequel je me trouvais l'année dernière. Cette guerre a meurtri le pays que j'aime tant, en s'attaquant à son bien le plus précieux : la vie. Elle a touché en plein cœur des individualités, dont les destins porteront à jamais le poids de ce Shabbat noir.

Toutefois, je ne me résignerai pas à accepter que les seuls enseignements de cette sombre année ne se résument qu'à la seule incrédulité, l'effroi et la sidération du premier jour. Je veux croire qu'il existe quelque chose qui surpasse ces premières émotions, et qu'il incombe de découvrir. C'est en tout état de cause, ce que j'ai envie d'entreprendre : chercher à l'intérieur de moi tout ce qui a fragilisé mon individualité.

Nul doute que la crise que nous traversons a ébranlé un grand nombre de certitudes. Elle s'est attaquée à ce qui constitue le ciment de mon identité : ma judéité, mon sentiment d'appartenance nationale et mes rêves.

Tout commence par le constat que l'année qui s'est écoulée a été révélatrice d'un profond malaise. L'antisémitisme ronge mon pays de l'intérieur mais trop peu de personnes le condamnent publiquement. Ce paradoxe m'interloque car à l'heure où l'accès à l'information est instantané, le silence se fait roi. L'importation du conflit est pourtant bien réelle. La peur se lit dans les yeux de beaucoup de juifs de France lorsqu'une synagogue est incendiée, qu'un magasin casher est vandalisé, ou encore qu'une enfant est victime d'un viol parce que juive.

Pour ma part, je n'ai pas peur de nommer les choses, car j'estime impératif que les responsables assument les conséquences de leurs actes. Je n'ai pas non plus honte de faire entendre ma voix, quand beaucoup décideront de se taire, pour la simple raison que si ce n'est pas moi, alors qui ? Si ce n'est pas maintenant, alors quand ?

Cet antisémitisme est un mal insidieux car quand il ne frappe pas par des coups, il déploie un arsenal de mots aussi violents que des balles tirées à bout portant. Cette sensation, je l'ai ressentie de tout mon être le 8 Octobre, lorsque j'ai vu tagué en rouge vif "Honneur aux martyrs palestiniens", sur la façade d'une école juive. À ces mots, mon sang ne fait qu'un tour. Qui peut mériter les honneurs s'il abat par la haine la plus primaire des innocents ou qu'il endoctrine les esprits les plus faibles ?

À cet instant, je comprends que j'ai un rôle à jouer. Plus que jamais, il faut que je m'exprime, car je ne peux plus me cacher derrière l'innocence de l'enfance. Aujourd'hui c'est moi l'adulte, qui, consciente des réalités du monde moderne, même les plus infâmes, doit les affronter. Alors je crie, je hurle ma douleur. Je m'époumone à dire au monde que ce chemin de l'antisémitisme est une impasse, mais ma parole reste inaudible.

Pour aller de mal en pis, l'année qui s'est écoulée m'a aussi donné matière à me questionner sur ma place dans la nation. Jusqu'à présent, je naviguais entre mes amis juifs et non-juifs. Je me plais dans une France multiculturelle où chacun apprend des différences des autres, et où ces différences sont nos plus grandes forces. La France que j'aime, c'est la France avec un grand F, fière et fraternelle. Seulement, le 7 Octobre 2023, au lieu de voir triompher la solidarité inconditionnelle envers les victimes du massacre, c'est un gel de l'empathie qui a prédominé. Dans ce moment de gravité, j'espérais encore que la nation tout entière fasse corps, de la même façon qu'au lendemain des attaques contre Charlie Hebdo, nous étions descendus comme un seul homme dans la rue pour vociférer notre indignation contre cette atteinte ultime à la liberté d'expression. Au lieu de cela, le point de non retour. Je peine à croire, qu'hier encore, au détour d'une conversation de Shabbat, quelqu'un m'a dit que mon propos lui avait donné envie de chanter la Marseillaise, alors qu'il disait ne plus avoir d'espoir en la France pour les juifs. C'était avant le 7 octobre 2023. Aujourd'hui, puis-je encore croire à ce même discours alors que le château de cartes s'effondre ? Je ne veux pas céder à la colère, parce que je crois encore au vivre ensemble. Mais j'enrage contre cette montée des périls, quand les extrêmes pactisent avec le diable. À droite comme à gauche, l'obscénité est insoutenable : quand les uns veulent se débarrasser de leur passé antisémite, les autres manipulent et s'accaparent tous les symboles. Mais les modérés ne sont pas en reste, quand leurs voix, si elles ne sont pas timides, sont inexistantes. En somme, j'enrage contre toutes celles et ceux qui nous ont abandonné et qui n'ont aucune considération envers deux de nos compatriotes: Ofer Kalderon et Ohad Yahalomi, toujours retenus prisonniers dans la bande de Gaza.

Enfin, je n'aurais jamais cru possible que la communauté internationale que j'avais tant idéalisée, puisse tomber aussi bas. À vingt ans, naïvement, je rêve d'un destin extraordinaire. Je rêve d'une vie dédiée à la diplomatie, d'un futur où le fruit de mon travail acharné me portera dans les plus illustres hémicycles pour y prononcer des discours engagés. Je m'en irai, avec mes mots, pour trouver un remède à tous nos maux, inspiré de ces femmes et de ces hommes qui ont fait de la paix le combat de leur vie. L'année difficile qui nous a tant mis à l'épreuve aurait pu fédérer l'unité face au terrorisme. Mais au lieu de cela, un bien triste spectacle. L'Organisation des Nations Unies et son ordre multilatéral si empreint de justice et de bons sentiments s'est retrouvé au tapis, mis K.O. sur le ring de la haine. Je suis écoeurée d'un droit de Genève à géométrie variable, où les victimes de guerre, lorsqu'il s'agit des otages font l'objet d'un traitement différencié, laissés pour compte dans l'obscurité des tunnels. Et au milieu de ce chaos, à des milliers de kilomètres des zones de conflit et des effluves de sang, un esprit perniciosus s'est infiltré dans les hémicycles que j'ai toujours convoités. Lors des séances plénières, je reste sidérée face à une injustice insupportable : celle d'une inversion narrative où les auteurs de massacres et de guerre sont redécouverts, érigés par certains en figures de résistance. Leurs noms ? Yahya Sinwar, Ismail Haniyeh, Hassan Nasrallah, ou encore Mohamed Deif. Leurs crimes ? Prendre en otage les sociétés palestinienne et libanaise, assassiner froidement des Israéliens, légitimer la haine des Juifs au Proche-Orient et au-delà, jusque sur nos campus universitaires occidentaux, où ils sapent insidieusement tout espoir de paix dans la région. Alors, plus de cris ou de rage, mais le silence du dépit. Moi qui d'ordinaire suis le boute-en-train de ma bande d'amis, qui rappelle toujours à l'ordre ceux qui baissent les bras à la première difficulté, je ne sais plus où j'en suis, et à chaque instant je crains de retrouver les sentiments qui m'ont submergée au début de la crise.

Pour autant, offrirai-je sur un plateau d'argent le plaisir à mes détracteurs de cacher ma judéité, de m'exclure délibérément des débats qui animent mon pays, ou encore d'abandonner mes rêves de diplomatie ? Négatif. Affectée, je le suis, comme vous tous, car cette guerre a bouleversé ce que je prenais pour acquis. Cela dit, j'ai mûri. Au plus profond de moi, je suis convaincue qu'il reste de l'espoir. Animée de l'amour de Sion, j'ai donc décidé que je ne me tairai point.

Pour l'amour de Sion, je me battrai pour ce qui m'est cher, parce que j'ai compris que je ne pouvais rester indéfiniment prostrée. Je serai indigne de ne pas me montrer à la hauteur de ceux et celles qui ont été les soutiens de chaque instant lorsque mon monde s'est écroulé. Je dois beaucoup à ceux qui m'ont entouré de leur force, eux qui n'ont jamais mis en doute la difficulté de ce que je traversais à l'université. Ils ont su mettre un terme à mes craintes, me rappelant que nous sommes un peuple et que nous partageons le même cœur.

Alors, pour l'amour de Sion, je continuerai à porter mon message de paix et de tolérance avec plus de force que jamais. Fidèle à mes valeurs, je jure que rien ni personne ne m'arrêtera. Je collerai la nuit pour que les otages revoient le jour. Je ne m'arrêterai pas d'écrire, pour que jamais le feu de leur mémoire ne s'éteigne. Avec pugnacité et courage, je ne cesserai de parler envers et contre tous pour redonner voix et visage à ceux qui en ont été privés.

C'est pourquoi, par amour de Sion, nous continuerons, tous ensemble, à déplacer des montagnes à l'unique condition de transcender nos différences. Pendant des mois voire des années, nous avons oublié la force de nos liens. Il a fallu qu'une crise provoque le sursaut de notre communauté pour que nous réalisions l'ampleur de ce qui se jouait et la nécessité d'agir ensemble. À la haine, nous avons répondu par l'amour et sommes devenus nos propres héros.

Alors que j'achève ma prose, je suis à Tel Aviv. À la lueur des étoiles, l'heure est au bilan. Les cerveaux du 7 Octobre tombent les uns après les autres, mais la guerre s'éternise, et les otages, eux, brillent toujours par leur absence. Tandis que je refais le fil de mes doutes et de mes espoirs, une évidence s'impose : il manque une pièce au puzzle. Nous sommes le 7 du mois et je suis en Israël. Mille fois, j'ai rêvé du moment où j'allais à nouveau fouler le sol de la Terre Sainte. On croirait que je ne m'y suis jamais rendue, alors que j'ai grandi à Tel Aviv presque tous les étés de ma vie. Pourtant, cette année est différente car tout le pays porte le fardeau de la tragédie.

Mais dans la pénombre, la lumière. Loin de l'épicentre du traumatisme, ma perspective demeurait incomplète. Il fallait que je sois là, ici et maintenant, pour ressentir l'intensité du deuil. Alors me voilà, répondant à l'appel des étoiles, face au Kikar Dizengoff, où la fontaine de mon enfance est devenue un sanctuaire. À ses pieds, les peluches poussiéreuses, les photos figées dans le temps et les bougies brûlées s'amoncellent. Tous ces souvenirs parlent pour les disparus qui nous voient et nous entendent. *Sabra* ou non, ils sont fiers d'où ils viennent, et dans leur silence éternel, ils m'ont transmis le plus beau des messages.

Mon judaïsme, né de la terre où abonde le lait et le miel, est enfant du Levant, vagabond de la Méditerranée, farouchement Égéen et terriblement Galicien. Il est international, mélange hébreu, ladino et yiddish. Il veut ressembler à tout et à rien à la fois. Il est informe, difforme, et multiforme, mais c'est comme ça que je l'aime. Si dans ses veines coule la ferveur de la vie, alors il n'a plus peur de rien ni de personne. Ses racines sont mes ailes. Je lui serai toujours fidèle. En un mot : Israël